

BORIS SCHREIBER
EXTRAITS D'UN JOURNAL INÉDIT
(1959-1968)

PRÉSENTATION

Est donnée ici une troisième sélection d'extraits du journal de Boris Schreiber¹. Elle couvre une aire temporelle s'étendant des lendemains de la parution de ses premières œuvres d'imagination, *Le Droit d'asile* (1957) et *Les Heures qui restent* (1958), au moment de sa rupture avec Marcelle (1968), sa première compagne et épouse. Elle est marquée par la parution d'un troisième roman, *La Rencontre des absents* (1963), consacré par l'obtention du prix Combat, par la mise en travail d'une œuvre, *L'Évangile selon Van Horn*, pour laquelle il échoue, à nouveau, à trouver un éditeur, de sorte qu'elle ne sera livrée au public qu'après un long temps de remise au point (1971) et par l'abandon du manuscrit des *Premiers jours de Pompéi* (1972). Il s'agit donc pour l'écrivain en devenir qu'est encore et toujours Schreiber d'années qu'il évoque moins comme des années de confirmation de sa vocation ou de reconnaissance de son talent que comme des années de doute, de « lourd cafard » et de remises en question qui affectent sa vie familiale et personnelle autant que sa vie littéraire :

Lourd cafard. Fais au lycée des cours à des cons. Ne suis même pas agrégé. Crème de raté. Ai honte en même temps de mes idées de con. Tout se ligue insidieusement : j'avais peut-être Dieu en moi et l'ai laissé passer. Chaque souffrance est tellement particulière qu'on ne croit jamais que c'est la vraie souffrance, puisqu'elle ne ressemble à rien de connu. Pourtant on la sent quand même et c'est toujours un décalage.

Pourrai-je sortir de moi Le Livre ? (7 janvier 1961)

En ses pages d'écriture quotidienne, Schreiber met ainsi toujours aussi volontiers l'accent sur ses déceptions et ses revers au point de tenir son journal pour le lieu d'enregistrement d'une

¹ Cette sélection représente un peu plus de la moitié des pages conservées (179 entrées sur un total de 329). Durant ces années, la rédaction du journal connaît de sensibles variations : de 17 entrées pour 1964, année où Schreiber s'y adonne le moins, à 75 entrées pour 1968, année où il est le plus prolifique. Conservés au siège de l'Association Schreiber (226, boulevard Raspail, 75014 Paris), les cahiers du journal de l'écrivain peuvent y être consultés, sur rendez-vous, par les chercheurs qui en font la demande.

« chronique [de ses] échecs » (16 juillet 1960). Il y affirme qu'il ne parvient à entrer dans la vie littéraire que par « la voie triomphale de la défaite » (16 avril 1962), faisant alors allusion à quelques articles publiés dans des périodiques et à des propositions de traductions, qui, au demeurant, n'aboutissent pas. Il y évoque aussi sa préparation de l'agrégation de lettres modernes, nouvellement créée, qui le détourne de tout travail créatif (« Et mon roman ? Temps d'arrêt, pour cause agrég », 18 février 1960) et, peu désireux d'enseigner, se contente de noter qu'il est recalé (« Agrég ratée, vais ou non préparer l'Inspection primaire ? Plus tranquille que prof et facile à préparer », 6 avril 1960). Il y envisage également, de manière beaucoup plus appuyée, diverses déceptions liées à la quête de légitimité littéraire qui, de longue date, est la sienne, notamment lorsqu'il constate que ses premiers livres se vendent peu (« Songeries, et pas seulement sur mes bas tirages : *DA* : mille deux cents. *HR* : mille sept cents (retours non inclus !) », 7 janvier 1959) », que les recensions de *La Rencontre des absents* tardent à paraître et que l'obtention du prix Combat ne suffit pas à lui donner un lectorat (« il y eut les quelques petits salamalecs des prix littéraires de petite importance », 2 mars 1964 ; « apprends que *R.d.A.* s'est vendu à huit cents exemplaires ! Incroyable ! Avec une telle presse, et le prix Combat. Comment n'être pas terrassé ? », 22 octobre 1967). Ce faisant, Schreiber reconduit les images dévalorisantes de lui-même qui se trouvent déjà à foison dans ses journaux des années précédentes. Alors qu'il évoque toujours rapidement ses efforts d'écriture, il s'attarde à de nouvelles suites de rencontres et d'aventures amoureuses qui se répètent les unes les autres. La façon dont il entre en contact avec telle ou telle jeune femme est en effet similaire avec la manière dont il a accosté Marcelle des années plus tôt. Et il se montre toujours, Marcelle restant un des points fixes de son existence jusqu'à la rencontre de Luce (1966), plus intéressé par les jeux de la séduction que par les mensonges obligés de l'adultère (lettres cachées, rencontres volées, journaux tronqués, etc.) et irrité d'avoir à rompre des relations dans lesquelles il refuse de s'engager. Ces multiples liaisons sont donc avant tout, semble-t-il, autant d'occasions pour lui d'exercer sur autrui une forme de pouvoir similaire à celui qu'il voudrait que ses écrits exercent sur leurs lecteurs. Pouvoir qu'il regrette toutefois d'avoir exercé sur Marcelle quand il relit les pages de son journal des années 1945-1947. Ce qui le ramène à son désir inassouvi d'écrire et d'être lu... De la lecture des pages d'écriture quotidienne réunies ci-dessous se dégage donc un effet de piétinement, sinon de régression, qui laisse entendre que l'écrivain échoue encore à trouver sa manière et sa matière, que la grande œuvre dont il a toujours rêvé et à laquelle il rêve toujours reste une œuvre à faire et à inventer.

S'il en fait état, Schreiber ne tient guère compte d'évidents changements de sa situation littéraire. Entouré d'amis, notamment Alain Bosquet et Henri Thomas, qui lui apportent leur soutien dans sa quête d'éditeurs et lui servent de mentors dans ses efforts de mise au point de ses manuscrits, il n'est plus l'homme seul qu'il a été au lendemain de la guerre, ce dont témoigne la préface que Thomas rédige pour *La Rencontre des absents*. Il lui est alors donné de faire de nouvelles rencontres littéraires, notamment celles de Jean Giono, de Jean Follain ou de Georges Auclair, et il bénéficie de recommandations de poids, bien qu'elles s'avèrent insuffisantes, auprès d'importants décisionnaires du monde de l'édition. Il mène en outre une vie littéraire active, fréquente diverses personnalités du Paris de la vie éditoriale et de la vie culturelle (Dominique Aury, Gaston et Claude Gallimard, Brice Parain, Silvia Montfort, etc.) Ce dont il ne parvient pas à se satisfaire. Apprenant la mise au pilon du premier de ses ouvrages, il redevient à ses propres yeux un écrivain sans œuvre, se voit comme un débutant d'âge mûr, tantôt comme un raté, tantôt comme un écrivain maudit (« Tout ça pour être un écrivain maudit », 14 août 1964). Il se renvoie ainsi lui-même à l'inanité de ses efforts, sentiment qu'il dépasse en prenant la décision de se consacrer, coûte que coûte, à l'écriture :

Viens d'apprendre que Denoël met [*Le*] *Droit d'asile* au pilon : très agréable ! Quand ? Quand ? Je veux la gloire ! Cette sale agrég en attendant, que je raterai car ce boulot m'emmerde. Vu l'affaire de mon père tout à fait grandie, peut vivre sans rien faire, voyage. Donc, autant le faire et écrire. Écrire, écrire. (6 avril 1960).

Loin de céder au découragement, il choisit de mener, pour une part, la vie de l'écrivain qu'il ne parvient pas à être à ses propres yeux en se rendant à des vernissages, des cocktails et des dîners, où il souffre de ne pas être reconnu comme il voudrait l'être (« Autour de moi des monceaux de nullités littéraires sont invitées, traduites, discutées : et moi, rien. », 7 août 1965). Humiliations dont il se venge en invectivant ceux de ses confrères qu'il tient, parce qu'ils ont du succès, pour des « petits épargnants » (« Cayrol, le type le plus con du con », 18 mars 1959), des « nullités » ou des « marionnettes », allant jusqu'à affirmer, lui qui souffre de n'être pas lu, qu'ils sont « illisibles ». Humiliations dont il se délivre en affichant son mépris pour les médiateurs de la vie littéraire : « Manuscrit : porté chez Kanters. Les deux premiers lecteurs l'ont dit exécration, plagiat de Beckett. Est-ce possible ? Ces bandes de merdeux me comparant à un minus avec qui je n'ai rien à voir, inouï ! », 6 avril 1961). Ce faisant, il rêve toujours d'une forme de communication directe entre écrivains et lecteurs, ce qui le conduit à donner diverses conférences littéraires, sur des œuvres de Fargue ou de Saint-John Perse (1966), mais aussi sur *La Rencontre des absents* à l'heure enfin venue de sa parution :

Je parlai de mon livre, lu extraits, il y eut des questions, et après, avec un petit groupe, au café : là, éclatant. Je m'aperçus que certains avaient « saisi » mon livre jusqu'à la racine. Une fille surtout. Il y a là (en plus tel volume, phrases soulignées, demande d'explication, etc.) quelque chose qui déchire l'énigme public-contenu, en la précisant. (29 octobre 1964).

Refusant de se faire connaître autrement que par ses œuvres, il peine à accepter les conseils que lui donnent Bosquet ou Thomas, auxquels il confie ses manuscrits avant de les soumettre à des éditeurs, mais finit par se remettre au travail – travail qui prend invariablement la forme d'un sévère élagage, ses premiers jets prenant des dimensions qui les rendent difficilement publiables : « mon énorme roman de mille deux cents pages, pas fini, est raté, à refaire. » (16 juillet 1960). Qu'il s'agisse de sa vie personnelle ou littéraire, Schreiber place donc ces années de son existence sous le signe d'un répétitif « à refaire » (« Je me prends pour un génie et chie un roman au lieu de l'écrire. Tout est à refaire. », *idem*) et d'un éternel recommencement. Tout comme il recommence et refait ses romans, il recommence sa vie en décidant, en 1968, de la refaire avec Luce. Manière pour lui de tourner une page qu'il n'a guère noircie que dans le cadre de ses cahiers d'écriture quotidienne et de manuscrits qui n'ont donné jour qu'à une œuvre.

Aux images de lui-même en écrivain maudit et /ou en génie incompris que Schreiber reconduit dans son journal vient s'en adjoindre une nouvelle, celle du parasite, figure qu'il emprunte, comme les précédentes, à une vaste tradition de représentation de l'homme de lettres. Bénéficiant des subsides de son père, dont les affaires prospèrent, il se fait offrir des voitures et une résidence de campagne, « *La Gaillardière*, à Dordives, près du Loing et la forêt de Fontainebleau » (28 janvier 1962), où il aime à se rendre et à recevoir ses ami(e)s. Ce faisant, il se montre mener la vie d'un « heureux du monde » (Edith Wharton) : une vie ponctuée de voyages qui le conduisent à parcourir la France à bord de belles automobiles, à découvrir divers pays européens (Espagne, Suisse, Italie, etc.) ainsi que les États-Unis et, avec ses parents, l'URSS. En ces moments, comme c'est le cas pour la relation de ses vacances scandinaves (août 1962), ses pages d'écriture quotidienne prennent la forme de récits viatiques où son « je » se laisse porter par des paysages et des impressions fugitives, certaines d'entre elles se retrouvant par la suite dans son œuvre. *Les Souterrains du soleil* (1977) s'ouvre ainsi sur des scènes situées en Lybie, où il se rend en 1961 :

Merveilleux voyage. Ruines de Şabrātah et grandioses de Leptis Magna. Port antique et aujourd'hui désert. Ville immense.

Tripoli : les trois villes. Le port endormi et dessous la courbe de la vieille ville avec ses terrasses, coupes, minarets, se pressant sur le bord de l'eau. Magnificence endormie. Bizarre Libye.

Coup dur avec Calmann : il ne me prend que si je me dégage de Denoël. Mais comment ? Ai écrit à Rossignol. Autrement : épatant au Club. Succès de mes chants. Au centre de l'île, la Ghriba, synagogue de mille neuf cents ans, où des Juifs sortis de la Bible, somnolent et prient. Mais entente parfaite avec les Arabes.

Et toujours soleil, palmes, sable. Ce matin à cinq heures, le muezzin. Ah ! Repenser ces ruines. Je me suis baigné dans ce port antique. (26 juin 1961).

Comme le montre une telle page, l'« heureux du monde » n'est pas, en ces moments les plus privilégiés, aussi heureux ni insouciant qu'il voudrait et pourrait l'être. Font en effet retour sous sa plume de voyageur des considérations littéraires, qui fonctionnent comme autant de rappels brutaux de sa situation d'écrivain sans œuvre. Y apparaissent également, comme ici la mention de la synagogue de la Ghriba, des notations rappelant sa judaïté notamment quand il évoque, très ponctuellement, les grands conflits du Proche-Orient (« Et maintenant, Égypte contre Israël... Et partout... Quand apprendront-ils ? », 3 juin 1967). Voyages, vacances au Club Méditerranée, séjours annuels de skieur à Châtel, heures de détente à Dordives ne sont donc qu'autant de moments de diversion auxquels Schreiber ne se livre jamais pleinement ni durablement. Bien qu'il s'y donne volontiers à voir sous les traits d'un voyageur en errance, son journal fait ainsi mention de divers points fixes, qui sont aussi des points de fixation de son « moi, cet intraduisible » (3 mars 1967). Comme il en avait déjà pris l'habitude, il revient régulièrement sur les lieux de son adolescence et de sa jeunesse, lieux marqués par le souvenir de la guerre, qu'il s'agisse de Wimereux, de Marseille ou de Cabris, mais aussi de la ferme des environs de Périgueux où il s'est réfugié en 1943. Il renoue en outre le contact avec certaines de ses relations de l'époque, notamment avec Michèle, rencontrée à Marseille en 1942 et retrouvée en 1964, et avec Henri Thomas, souvenir qui lui dicte des réflexions amères : « Viens à la NRF de voir Thomas, Henri Thomas avec qui Gide m'a fait faire connaissance en 1938. Depuis lors, quel long chemin parcouru à faire du sur-place ! » (13 octobre 1961). Aussi son journal est-il toujours le lieu d'enregistrement de rencontres, de rencontres littéraires et de rencontres féminines, mais également celui d'une confrontation, à laquelle reviennent de nombreuses entrées, entre les espoirs de succès qui ont été les siens aux heures de la persécution et une situation où, pouvant désormais s'exprimer librement, il échoue à le faire. D'une impossible rencontre entre ce qu'il a voulu être et ce qu'il est devenu. Aussi son journal peint-il un moi qui ne parvient jamais à coïncider avec lui-même et en donne-t-il des images aussi éclatées que contradictoires.

Sa rencontre avec Henri Thomas amène, fait exceptionnel, Schreiber à réfléchir à sa pratique du journal :

Brusquement repense à une remarque de Thomas datant de 1938 : il n'y a dans mon journal aucune référence, citation, rien. C'est vrai. Ni même mes projets de roman, plans, etc. Parce que je crois que cela irait trop loin. Le journal doit être fait pour ramasser ce qu'on ne pense pas : les faits survenus, fulgurants, changeants. Bref, le quotidien et ses variations. Et même l'essentiel lorsqu'on est soumis aux variations du quotidien. Mais c'est tout. Le reste, c'est l'œuvre. (17 août 1962).

S'il exclut alors de faire œuvre avec son journal ou sur les fondements de son journal et ne le relit que pour se convaincre de ses échecs, il se montre, deux ans plus tard, plus hésitant en ses conclusions. Il s'avoue alors enclin à adopter l'attitude de Charles Du Bos, dont il a lu les journaux (1962), à qui Gide avait appris que son œuvre tenait en ses pages d'écriture quotidienne : « C'est ce journal lui-même qui seul peut me sauver un peu, une certaine fraîcheur, spontanéité, etc. » (13 mars 1964). Comme le montrent les notations qu'il consacre au lancement de la rédaction des *Premiers jours de Pompéi*, roman où il met en scène un « héros dont le passé propre est « to day » [sic] mais le passé de l'âme "au temps de Rome" » (août 1968), il semble sur le point de trouver sa technique de romancier soucieux de mettre en avant les aspérités et les irrégularités de tout « je » : son irrépressible besoin de se dire et son irrémédiable incapacité à se dire, son insatiable désir de reconnaissance et son invariable impuissance à se connaître. À ce moment de son parcours comme à celui de la mise au point de *La Rencontre des absents*, il a toutefois conscience d'échouer à inventer et à construire les récits et les intrigues auxquels il pourrait mêler les personnalités éclatées et défaits qu'il érige en héros ou en narrateurs :

Impression saisissante de faire fausse route sur le roman que j'ai commencé. En dépit des bonnes choses, l'ensemble me paraît genre impasse. Pourquoi ? Manque de souffle ? Je ne crois pas. Mais que veux-je exprimer ? L'état d'âme vacant et l'horreur d'un certain soubassement des choses : les camps. Mais est-ce valable ? J'ai peur du gonflage, de la « fresque pour fresque ». Pour le moment, il me faudrait peut-être m'en tenir au genre court, dense, et en tout cas à prolongements inévitables, plutôt que « prévus ». (25 avril 1961)

Ces récits et ces intrigues, il ne les trouve pas alors même qu'il les a sous les yeux aux heures où il relit son journal, notamment son journal des années de guerre, le seul auquel il revienne régulièrement. Une brève notation qui fait brutalement irruption au cœur du récit d'un voyage en Bavière révèle qu'il est encore incapable d'affronter dans sa vie comme dans son œuvre le profond traumatisme qu'il a enfoui en lui depuis la guerre : « Munich [...] Tout est énorme et empaqueté. [...]. Sur la route (autoroute) pour venir, panneau indiquant : Dachau. Je n'ose y aller. Mais tout me sort soudain... » (30 juin 1966). Tout se passe donc, en ces journaux d'années de « lourd cafard », comme si Schreiber n'osait aller vers les romans

autobiographiques grâce auxquels il connaîtra le succès, comme s'il ne pouvait en avoir encore l'idée tout en sachant déjà que son œuvre « énorme » se trouve « emballée », d'une manière ou d'une autre, dans les pages de son journal, pages où il ne cherche encore que les traces de son génie ou les preuves de son ratage et ne s'arrête encore, en bon lecteur de Montaigne (1960) ou de Du Bos (1962), qu'aux miroitements de son moi. Ses œuvres à venir, *Les premiers jours de Pompéi* (1971) et *Le Cratère* (1975), montrent que, pour parvenir à écrire ce qu'il doit écrire, il lui faudra apprendre à associer aux héros défaits qu'il place au cœur de ses œuvres une réflexion sur les jeux et les enjeux des écritures personnelles, qu'il lui faudra également apprendre à relire son journal et à en confronter les enregistrements à ceux de sa mémoire.

Denis Pernot

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les textes ont été établis sur la base des manuscrits des cahiers que Boris Schreiber a conservés. La date et le lieu de rédaction des entrées ont été ajoutés en caractères gras et précisée, lorsqu'il y a lieu, la nature du cahier où elles figurent. Ont été corrigées et ne font l'objet d'aucun signalement les fautes d'orthographe. La ponctuation, fautive ou expressive, a été conservée sauf dans les cas où elle rend un passage peu compréhensible, cas où elle a été rétablie entre crochets droits ou rectifiée. Les mots barrés sont signalés comme tels. Ceux qui n'ont pu être déchiffrés sont indiqués entre crochets droits ([illisible]). Les passages du journal qui ont été marqués d'une croix à l'occasion d'une relecture sont signalés par un [X]. Les ajouts que cette relecture a occasionnés figurent entre crochets droits de caractères gras ([...]), lorsque cette lecture a conduit Boris Schreiber à mettre entre crochets certains passages ceux-ci sont signalés par des crochets gras en italiques (*[...]*) tandis que les soulignements adjoints ont été épaissis (...).

Transcriptions : Éric François
Choix et établissement des textes : Éric François et Denis Pernot